

Lancelot Hamelin

J'AI HEURTÉ,
SAVEZ-VOUS,
D'INCROYABLES
FLORIDES

Roman



DU MÊME AUTEUR

Roman

LE COUVRE-FEU D'OCTOBRE, « L'Arpenteur », Gallimard, 2012

À LA CRÊTE DES VAGUES, « L'Arpenteur », Gallimard, 2016

Théâtre

ALTA VILLA – CONTREPOINT, Théâtre ouvert, 2007

VRAIMENT UN HOMME À SANGATTE, Quartett, 2011

ICI ICI ICI, Quartett, 2012

UN GRAIN DE FIGUE, Quartett, 2013

RIDING HOOD, Quartett, 2014

UNE ABEILLE D'ARMÉNIE, Quartett, 2017

L'AUTRE NUIT AU MILIEU DES ARBRES, Espaces 34, 2018

BOULEVARD DES OISEAUX suivi de DE LA TERRE, Quartett, 2021

Bande dessinée

LA BAL DES MATIÈRES, t. I, série « Dans les eaux glacées du calcul égoïste »,
dessin et couleurs Luca Erbetta, Glénat, 2018

LA MORT AUX YEUX DE CRISTAL, dessin Étienne Oburie, Glénat, 2018

LA FIN DE L'ÂGE D'OR, t. II, série « Dans les eaux glacées du calcul égoïste »,
dessin et couleurs Luca Erbetta, Glénat, 2020

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée
par Ludovic Escande

Lancelot Hamelin

J'AI HEURTÉ,
SAVEZ-VOUS,
D'INCROYABLES
FLORIDES

roman

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

© Éditions Gallimard, 2022.

Couverture : Maquette : Michel Duchêne

À Cynthia et Saul, et lenfant des Florides

Les roses tatouées proliféraient sous ce climat âcre de serre, dominé par une inconstance propre aux Tropiques et un désir en perpétuelle errance que fertilisaient des idéaux en décomposition. L'inéluctable rouille de l'âme... Rien n'est éternel sous les Tropiques, les amants vont et viennent, les idéaux enflent et crèvent : l'instabilité est reine. Rien n'y est éternel, rien, pas même l'amour éternel.

THOMAS SANCHEZ,
Kilomètre zéro

Ici et maintenant, c'est-à-dire nulle part

Cette déchirure suspendue... Tu connais cette sensation qu'on ressent à la descente de l'avion – un pays inconnu, après un long voyage ?

La traversée des fuseaux horaires m'avait laissé la bouche gonflée et sèche, dos percé de points de douleur, paupières ensablées. Mon esprit s'était distendu dans un entre-deux dont le sommeil n'était qu'une approximation.

En parcourant le couloir amovible par lequel on quittait le ventre de cet avion désert, une image traversait mon esprit : cette Ascension peinte par Giotto et son atelier, entre 1291 et 1295, à Assise. Un ange échappe à la pesanteur, porté par un nuage, s'affranchissant de la mystérieuse force de gravité pour filer à l'horizontale dans le ciel, vers une série de cercles concentriques figurant le paradis. L'ange nous mène sans changer de plan, en direction de ce que le peintre et les spectateurs auxquels il s'adressait ne savaient pas être la limite de l'atmosphère. Ils ne pouvaient imaginer l'espace qui s'étend au-delà du ciel bleu.

Comment les contemporains du peintre de Bondone auraient-ils vécu l'extension de la conscience du monde que permettent les technologies de la vitesse ? C'était

le vertige qui m'avait pris, dans l'avion presque vide où j'avais voyagé, au milieu de quelques âmes perdues, portant sur le visage le masque symbolique de l'époque.

Mon regard avait plongé à travers le hublot, dans la nuit de l'océan Atlantique. Les étoiles se démultipliaient sans fin à travers ce ciel pur comme du verre, mais il n'y en avait pas encore assez. Les physiciens nous disent que l'univers où tournent les astres est en expansion infinie. Peut-on imaginer atteindre un jour une zone de l'espace qui ressemble à ces nimbes que Giotto a peints avec des pigments mêlés d'or pour figurer le paradis ?

Dès ma sortie de l'appareil, croisant le regard épuisé et fuyant de mes rares compagnons de voyage, la chaleur étouffante de la Floride m'avait immergé dans un halo de moiteur mystique. Je faisais l'expérience de l'aurole. Comme si cette épreuve de la canicule isolait le corps, estompant le sentiment de mes limites, de mes contours, fondant mon organisme au monde entier par une invisible soudure. Je m'universalisais, éprouvant une conscience intensifiée de mon unité individuelle.

La chaleur des tropiques avait fait de moi, en un instant, un grain en voie de fermentation, prêt à pourrir dans ce monde dont nous ne sommes, et cela tu le sais, que des semences au gré des vents.

Oui, je suis toujours verbeux et métaphysique, et je ne suis pas sans ressentir encore en moi le travail du vieux fond religieux dans quoi étaient fondées mon éducation et ma culture. Mon travail au contact des maîtres anciens, labeur quotidien d'académicien sans étincelle, ressasse en permanence le même corpus de couleurs, de formes, d'images, de symboles, de figures, de gestes, de thèmes, de situations, d'idées...

Les bâtiments de l'aéroport de Miami Dade étaient plus vides que le fond des océans. Je ruminais en attendant mes bagages dans l'aéroport, où régnait le régime glaciaire de la climatisation.

Je cherchais en vain à nouer un contact visuel avec ces inconnus dispersés autour de moi, car nous étions tous des femmes voilées, échappées d'un conte des *Mille et Une Nuits* sans tension, que même au risque de sa vie Shéhérazade ne jugeait pas bon de finir.

Malgré la fermeture depuis mars dernier des frontières pour les voyages non essentiels, j'avais réussi à réserver sur un des rares vols assurant la liaison Paris-Miami. Audrey m'avait obtenu une autorisation d'entrer sur le territoire, grâce au Parti démocrate de Floride, comme si ma venue était essentielle dans ce pays dont nul ne savait s'il survivrait à la période qu'il traversait, cette catastrophe politique à cheveux blondasses, qu'aucun poète n'aurait osé rêver s'il avait voulu symboliser l'apocalypse que le virus venait sceller.

Ce virus était-il né de notre épuisement de la vitesse même ?

Peut-on seulement parler de fatigue, dans le cas de nos voyages intercontinentaux, alors qu'il semble que de nouveaux mécanismes se soient mis en route. La frénésie électrique a rendu obsolète le système circadien des habitants de la planète.

Je vivais dans le cocon de l'histoire de l'art avant que l'épidémie vienne nous imposer ce présent obtus, fait d'ablutions permanentes, geste de Ponce Pilate, et de distanciations, en reniement de la relation sociale.

Je me souviens de la nuit où j'ai compris que l'épidémie ne finirait pas. J'avais passé une nuit blanche à méditer sur

le vice de ce virus qui semblait frapper avec un darwinisme méthodique tous les défauts de la modernité : un président jeune réformait le système des retraites, le virus affectait les vieux ; notre monde était asphyxié par la pollution, le virus atteignait nos poumons ; de la même façon, on lisait qu'il dénaturait notre sens du goût ou de l'odorat, le sperme ou les organismes des personnes spécifiquement atteintes de schizophrénie... Il essaimait dans le monde entier par les moyens de transport qui avaient fait de cette planète un grand jardin pour les riches ; il mutait si on le laissait se répandre ; et si on voulait le contenir, il anéantissait notre vie sociale, notre culture, ce qui pouvait passer pour notre art de vivre...

En voyant le jour se lever, je réalisais que je serais dès lors hanté par cette peur de l'extinction de notre espèce. Je tentais d'en parler à Daria, mais elle me répondait que j'exagerais toujours.

Elle avait l'habitude de mes affabulations, et ne les supportait plus. Avant ce grand coup d'arrêt du train de nos vies, j'étais par exemple obsédé par le fait qu'on ne peut comparer à la nôtre l'expérience de la vitesse que faisaient les gens de la fin du Moyen Âge italien – de son spectacle ou de son expérience. Mais comme tout un chacun, j'avais vu mes pensées détournées et focalisées, comme un faisceau lumineux à travers une lentille, par cette chose qui agissait dans les dimensions de l'invisible...

En outre, nous, Français, ne pouvions entendre le nom de ce virus couronné sans éprouver en nous des pulsions de décapitation. Nous étions soumis à son règne...

Les valises et les sacs défilaient sous mes yeux, portés par le tapis roulant de caoutchouc noir. Je sentais sous mes pieds la rotation de la Terre... À moins que

j'interprétasse l'impression que j'avais de tomber, dans le tournis-nausée du whisky bu pendant le vol...

Sans être à proprement parler réactionnaire, car je méprisais les conservateurs et leur obsession du clan, de la norme et de l'identité, je faisais partie des nostalgiques de ces époques où les événements majeurs étaient ritualisés par les hommes dans des cérémonies cosmiques, dont le couronnement des rois, l'élection des papes et les guerres constituaient la forme naïve.

Je n'éprouvais rien d'autre que de la honte pour le nationalisme et le fascisme, ce qu'ils recouvraient d'odeurs de vieille bourgeoisie imbue de privilèges, pourtant, je comprenais cet homme qui s'était donné la mort devant l'autel de Notre-Dame ; ce monument emblématique de l'ancrage de notre pays dans le temps, au-delà de l'histoire, au croisement de l'histoire et du mythe. J'avais été frappé par cet acte de désespoir illuminé par la foi dans la rédemption, et je trouvais triste que son sacrifice n'eût aucune conséquence sociale...

À moins que l'incendie de la cathédrale, une décennie plus tard, fût la résultante de cet obscur rituel.

Depuis la grande crise économique de la première décennie du siècle, nous avons assisté à des catastrophes spectaculaires dans différents pays, dues au manque d'entretien des biens publics, laissés à l'abandon par l'idéologie ultralibérale. Qu'une tour s'enflammât au cœur de Londres, qu'un pont s'effondrât en Italie, qu'un musée brûlât au Brésil, et l'on avait vu ces pays s'enfoncer dans cette version du fascisme dissoute dans les réseaux sociaux qu'on appelle le populisme : Brexit en Grande-Bretagne, *Cinque Stelle* et Ligue du Nord en Italie, retour d'un militaire au pouvoir au Brésil...

À présent, le virus unifiait le monde.

Quels rituels de vie pourrions-nous inventer en ces temps de mort ? Peut-être qu'ouvrir les cathédrales et les musées aux malades serait une réponse à l'événement... Non pas en faire des hôpitaux, mais des refuges...

Au cours de ces longs mois, nous avons assisté à l'effondrement de nos systèmes, de nos organisations, de nos modes de vie. J'avais appris les dépressions nerveuses de nos amis, les déménagements à la campagne de nos connaissances, les faillites commerciales et les abandons de poste...

Je m'étais demandé à quoi rimait de poursuivre mon activité de maître de conférences, et mes monologues devant l'écran de mon ordinateur, pour des étudiants censés boire mes paroles et nourrir leur solitude de mes fulgurances sur l'art et les sociétés, lorsque la connexion le permettait.

Il m'était passé par la tête que je pouvais laisser la fac et mes quelques doctorants se débrouiller sans moi.

Au sortir de ce premier délire épidémique, je ne pouvais plus continuer. J'avais besoin de savoir ce que je devais garder de ma vie ancienne. Ce que je devais laisser disparaître dans cette vie nouvelle qui s'imposait à nous. En restant chez moi, dans mon pays, dans ma maison, seul, après cet été de séparation où Daria était partie avec les enfants, dans cette solitude sans diversion, face à face avec moi, avec ce que j'avais été capable de devenir en une cinquantaine d'années de vie sur cette planète, je ne voyais plus rien. Il fallait que je parte.

Pourquoi pas Audrey ? Pourquoi pas l'Amérique ?

Perdue de vue depuis plus de vingt-cinq ans, Audrey

avait déployé en moi de nouveaux horizons, ouverts sur le monde, en ces temps de réduction des limites...

J'étais curieux de voir ce pays, l'Amérique, qui avait vomi les huit années de progressisme et d'élégance vécues avec Obama, en élisant l'orateur le plus grossier et le capitaliste le plus brutal et isolationniste.

Les forces les plus stupides du pays, ou bien les plus désespérées, avaient répondu au « *Hello Chicago!* » d'Obama, ce salut par lequel il avait lancé son premier discours en tant que président des États-Unis, le 4 novembre 2008. La familiarité de ce président offrait une version invivable du rêve américain, et contenait les possibilités d'un changement profond dans les rapports que l'Amérique entretenait avec le monde... Mais cela était insupportable à ceux qu'Hillary Clinton avait eu le malheur de mettre dans le « panier des pitoyables », sans comprendre qu'ils n'étaient pas tous des conservateurs racistes, mais les laissés-pour-compte du parc d'attractions ultralibéral.

Aujourd'hui, c'était le colistier d'Obama qui était en lice pour cette campagne présidentielle que je rejoignais sans savoir pourquoi, pour donner un coup de main au candidat du Parti démocrate, que le président appelait « l'endormi », et dont Audrey dirigeait une des antennes à Miami.

Je me demandais s'il y avait encore de la place pour les mots d'espoir. Le premier président noir des États-Unis n'en avait-il pas tiré toutes les ficelles, les usant jusqu'à la corde ? *Yes, we could have...*

Ma valise pesait plus lourd que je ne le pensais. Pourtant j'avais vérifié la météo avant de la boucler. Le climat de la Floride en octobre m'avait découragé de trop charger mes bagages. Je savais que j'aurais besoin, en plus

des sachets de masques chirurgicaux et des bidons de gel hydroalcoolique, d'au minimum deux chemises par jour, car je suis gras et je sue. Aussi avais-je prévu de m'acheter sur place une garde-robe adaptée.

Je comptais sur Audrey pour m'emmener faire du shopping dans le quartier art déco de Miami Beach, au milieu des jolies filles faisant du roller en short court. J'avais prévu de passer mon temps en chemise hawaïenne. Mais je n'avais pu me résoudre à ne pas emporter mes livres.

Je pensais que j'aurais plus de temps que je n'en avais besoin pour relire ces livres, comme cette monographie de Roberto Longhi sur Piero della Francesca. Je l'avais lue l'été de ta mort, à vingt ans. Ce livre avait déterminé ma vocation...

En retirant mon énorme valise du tapis roulant, je suspendis mon monologue intérieur. J'étais décidé à me jeter dans la campagne présidentielle de ce pays étranger dont je n'avais que faire. Je me sentais si impuissant dans mon propre pays, en cette période où plus aucun déplacement libre n'était possible, après les mois de chaos social qui avaient accompagné le début du mandat de notre président. L'épidémie et sa gestion médico-policière avaient plongé nos vies dans un abîme d'indécision...

Mon énorme valise à roulettes sur les talons, je remontaï le couloir de l'aéroport de Miami Dade menant à l'accueil des passagers, croisant quelques employés portant un masque usé, sali. Je pensais à la ville perdue de l'enfance, Biarritz, tu te souviens, la ville qui ne nous laisserait jamais partir vivants ? Notre Charleville-Mézières à nous, comme nous aimions dire...

J'étais enfin arrivé au moment où je posais ma valise sous les néons du dépose-minute, dans la nuit de Floride.

*

Elle était là, parmi les chauffeurs de taxi, quelques employés de l'aéroport, un ou deux membres des familles venus chercher les rares passagers qui débarquaient après leur long voyage. Même avec son masque sur le museau, je l'avais reconnue.

Audrey... Notre Audrey. T'en souviens-tu, mon ami ?

I

*Hic quem Creticus edit Daedalus est laberinthus
de quo nullus vadere quivit qui fuit intus
ni Theseus gratis Ariane stamine jutus¹.*

Inscription sur le labyrinthe
du duomo San Martino de Lucca

1. « Ceci est un labyrinthe que bâtit Dédale le Crétois, duquel personne, y ayant pénétré, ne put sortir sauf Thésée, grâce au fil d'Ariane. »

Audrey

Tu la connais, cette silhouette d'ample madone, toujours splendide... Ce soir, elle avait les traits tirés, je le remarquai au fur et à mesure que j'approchais d'elle, j'enlevai mon masque pour qu'elle me reconnaisse.

Pris dans la lumière artificielle, je me composais un visage, un autre visage que celui de l'inconnu qui voyage parmi d'autres inconnus. De son côté, elle découvrit elle aussi avec brièveté son visage, qui me sauta aux yeux. Même si elle ne se préoccupait pas de se faire le même masque d'intimité que moi, son expression faciale marquait au contraire cette incompréhension qu'elle m'avait déjà manifestée par mail, lorsque je lui avais fait part de ma décision de venir et de me joindre à la campagne électorale.

« Tu sais, Philippe, je suis devenue américaine, ça me concerne au premier chef, moi et mes enfants. Mais toi ? Que vas-tu faire là-dedans ? N'as-tu pas déjà ton divorce à gérer ? »

Je lui avais répondu que ce n'était pas moi qui gérais cela, ma femme se débrouillait très bien toute seule. Je n'avais plus rien à faire en France. Sinon me suicider sur

le chemin de la fac, lorsque j'y allais pour remplir une formalité ou animer un cours en présentiel, jetant ma petite moto contre un de ces camions qui fonçaient à toute bombe vers Paris.

Je ne pouvais plus supporter de vivre seul dans la grande maison abandonnée par Daria et les enfants après le premier confinement. Cette maison que nous n'avions pas fini de payer, et qui flottait à la dérive dans cette « baie de personne » qu'est la banlieue.

Daria n'avait jamais aimé Peter Handke, et elle m'avait jeté un regard méprisant quand je lui avais offert ce livre fabuleux où l'auteur autrichien, fasciné depuis toujours par le monde conçu comme purgatoire, raconte sa vie dans la banlieue parisienne, forgeant ce beau concept dans son roman *Mon année dans la baie de personne*.

Pour convaincre Audrey, j'avais prétendu que je me sentirais plus utile pour lutter contre le glissement du monde vers l'abîme en donnant un coup de main à l'organisation de soutien au Parti démocrate où elle travaillait.

« Ok, c'est comme tu voudras. Mais je n'aurai pas le temps de m'occuper de toi », avait-elle conclu.

Audrey avait remis son masque. À la voir ce soir devant moi, dressée dans sa robe si légère qu'elle dessinait la forme de ses hanches larges, un pin's BLACK LIVES MATTER épinglé sur sa poitrine toujours pleine ; en considérant cet édifice humain que j'avais toujours perçu comme un monument dédié à des futurs à jamais inatteignables ; j'avais compris très jeune que je n'étais pas fait pour ce genre de vie terrestre, enracinée et chaleureuse qu'Audrey proposait aux hommes qui l'approchaient : en la redécouvrant ainsi à l'autre bout du monde, à l'autre bout de ma vie, vingt-cinq ans après, je ne pouvais igno-

rer la désapprobation qu'elle incarnait de mon existence entière.

Audrey se retint de me serrer contre elle, et me dit quelque chose dans son masque, que je dus lui faire répéter. Elle articula en forçant sa voix : « Tu ne me facilites pas la vie, mais je suis heureuse de te voir. »

Elle voulut m'aider à prendre mon bagage mais je ne la laissai pas faire. Je tentai d'engager la conversation mais nous étions tous deux aussi intimidés l'un que l'autre. Ma valise chargée dans le coffre de sa grosse voiture, je m'assis à côté d'elle en silence. Mon auréole sacrée de chaleur moite se résorba immédiatement, à cause de la climatisation.

Engageant son véhicule dans les rocades autoroutières, à travers des signalétiques de tubes fluo colorés, elle se mêla au flot de voitures s'écoulant sur plusieurs voies.

« Je vais te déposer chez la mère de Gary, c'est là que tu vas loger. Cette vieille fumeuse fait partie des démocrates qui sont plus sceptiques que le président quant au port du masque. Chez nous, tu ne serais pas à ton aise. Et notre grande fille est dans la phase critique de son adolescence. Gary n'en peut plus de cette campagne, il n'en peut plus de l'épidémie, il n'en peut plus de supporter l'atmosphère de bureau de campagne que je fais régner à la maison. Heureusement pour lui, il est toujours fourré à Philadelphie où son bureau l'envoie, je crois que ces voyages le soulagent. Je suis une démocrate au moins aussi fanatique que sa mère : il nous soutient, mais il a besoin qu'on le laisse respirer. Tu viendras dîner à la maison à son prochain passage, et je vous présenterai. »

Elle hésita un instant.

« Tu es d'accord pour rencontrer mon mari ? Tu ima-

ginais bien en venant ici qu'on ne pourrait éviter ce genre de situation... Mais nous sommes de grandes personnes, tout se passera bien, n'est-ce pas ? »

Je réalisais à quel point je m'étais trompé... Je pensais retrouver Audrey, notre Audrey, alors qu'elle était une autre femme, avec une vie, une famille, des amis, sa réputation et ses désirs propres...

La voiture s'engagea dans de vastes étendues de petites maisons et d'immeubles bas, environnés d'une végétation d'arbres jaillissant contre la nuit : palmiers royaux, ficus aurea, frênes de Caroline, cyprès chauves... J'imaginai dans l'ombre qui s'étendait entre les maisons basses, non éclairées, une vie animale et végétale inconnue, contenant tous les possibles d'une génétique à venir.

Dans la nuit de l'habitable, Audrey et moi avions enlevé nos masques, je ne pouvais détacher mon regard de son visage caressé par les couleurs lumineuses du tableau de bord. Nous ne parlions plus. Je sentais Audrey lutter contre la fatigue. Je pouvais entendre les pensées qui lui traversaient l'esprit sans qu'elle puisse s'y opposer et je me demandais si elle s'en ouvrirait à moi, comme elle le faisait lorsque nous tentions d'échapper à l'ennui de notre lycée de province...

La voiture s'arrêta sous un grand portique traversant la rue à six voies et supportant les feux de signalisation. Je pouvais lire sur des panneaux rouges ou bleus plantés dans la pelouse rase de deux jardins mitoyens les deux noms qui se disputaient la priorité de la campagne présidentielle, c'étaient les noms des candidats ou de leur colistier.

Comme le voulait la tradition, chaque maison affichait son soutien à l'un des deux camps. D'autres petits panneaux annonçaient la mise en vente des maisons, car aucune élec-

tion ne faciliterait le paiement des crédits et la crise des *subprimes* déclenchée en 2007 développait encore ses ondes de choc, comme les nimbes dorés d'un paradis réversible – enfer pour ceux qui doivent payer encore et toujours.

Devant l'opacité que me présentait son visage, sa chair modelée sur les os, taillée par les ombres du contre-jour, je reportai mon regard vers cette ville que je découvrais en l'espèce de ces zones pavillonnaires sans fin. Cela ne ressemblait en rien à ce que j'avais imaginé de Miami, telle que je l'avais vue dans des films qui auraient tous pu s'appeler *Miami Vice*...

« Bienvenu dans la ville la plus affreuse du monde, me dit Audrey, superficielle, vulgaire, capitaliste, violente, marécage transformé en paradis pour vieux, pour riches et pour trafiquants, grâce à une exploitation éhontée de son capital "soleil", c'est pour cette ville saturée de sucre que la mère de Gary a quitté Brooklyn... »

La voiture virait de bord et coupait les autres voies pour rejoindre une bretelle engageant dans un autre quartier. Nous entrions dans le quartier résidentiel de North Miami Beach, près de Miami Gardens, et nous longions un immense étang artificiel bordé de bananiers et de manguiers.

La voiture vira dans un parking où de grandes vieilles Buick perdaient tant bien que mal la chaleur emmagasinée pendant la journée.

Je traînai ma valise au pied d'un immeuble de quelques étages, long et monotone, se dressant devant le petit lac, si plat qu'il paraissait immense, les bordures entretenues au point que le plan d'eau devenait un de ces océans aussi poussifs qu'une mare.

Les marches des escaliers montaient le long de la façade

de cet immeuble plutôt bas avec ses cinq étages, mais étendu sur une grande longueur. L'ascenseur était en panne. Je grimpai les marches de métal, songeant à ce qui se passait en France, au moment où je l'avais quittée. L'épidémie repartait de plus belle, et on craignait la nécessité d'un nouveau confinement. Devant l'impossibilité économique de se cloîtrer de nouveau, le gouvernement envisageait plutôt un couvre-feu. Le monde vibrat d'une sourde et sombre reconfiguration, la Turquie profitant de la crise pour avancer ses pions aux frontières de l'Europe, par la guerre qui avait éclaté dans le Haut-Karabakh.

Ici, le show hystérique de cette campagne battait son plein. Le président avait vaincu en quatre jours le virus qui l'avait frappé, comme dans un match de catch truqué. Depuis son retour sous les feux de la rampe, il ne cessait de fulminer contre la « gauche radicale » que représentait son adversaire, et de multiplier les appels envers ses partisans de la base, paumés et anciens bidasses, bikers, Proud Boys, alt-right, survivalistes, néonazis et complotistes de la secte QAnon, en leur demandant de rester à l'arrière mais de se tenir prêts. Prêts à quoi ? Ces élections semblaient gelées dans la crainte du pire. La mémoire de la guerre civile remontant de la carcasse génétique du pays comme les Gilets jaunes avaient fait vibrer notre ADN révolutionnaire.

En France, ma femme et les filles devaient finir leur journée. Penser à elles, c'était plus que visualiser une image. C'était faire au contraire l'épreuve d'une imposition dans la matière sensible de ma conscience, irritée par la traversée du monde, des formes et des traits de leur chair. J'étais le papier sur lequel le crayon traçait les hachures faisant paraître leurs visages, le papier, sensible,

mis à l'épreuve, comme la peau qu'on tatoue. Les Italiens nomment la restauration des livres anciens « *patologia della carta* », pathologie du papier, comme si l'on parlait d'une peau. Penser à elles, c'était m'exposer à une douleur bouleversante, antique, comme si des doigts décollaient mon visage de mon crâne, pour le simple plaisir de me voir souffrir, me faire rendre mon existence, me démasquer de ma chair.

*

L'appartement de la belle-mère d'Audrey se situait au troisième étage, sur le balcon qui traversait l'immeuble sur toute sa longueur, et sur lequel donnaient les portes des logements.

« C'est là que la mère de mon mari habite. C'est elle qui t'emmènera demain au bureau de l'organisation. Je te présenterai à l'équipe. On te donnera une tâche, et on te lâchera dans la nature. C'est ça, l'Amérique, mon ami. »

En attendant que quelqu'un vienne ouvrir, je regardais le parking en dessous, et les énormes Buick garées sur les places réservées.

Olga ouvrit la porte et me salua de sa voix éraillée de vieille fumeuse.

Première nuit à Miami

Tu ne connais pas Olga, la belle-mère d'Audrey, sinon tu aurais sa voix dans ton oreille. Cette voix à la fois sourde et grésillante, qui monologue sans répit et s'ouvre des chemins dans ton cerveau de façon à ne laisser de place pour rien d'autre que sa voix.

Échevelée dans sa chemise de nuit, ses yeux pétillent. Elle me parle de façon décousue, passant du coq à l'âne, me proposant d'aller prendre une douche, pendant qu'elle nous prépare un petit repas, sortant du réfrigérateur un sachet de salade sous vide. Elle s'occupe de tout, car elle a trouvé en moi, dit-elle, un fils pour remplacer celui qu'Audrey lui a chipé.

Le dîner est très simple, et elle est très heureuse de me faire manger du fromage de chèvre industriel avec de la confiture d'oignons, en me demandant de ne parler ni de l'épidémie ni du président actuel. La Floride était trop « impactée », comme on disait aujourd'hui, par la peste. Tous les vieux qu'elle connaissait avaient été touchés et la plupart n'en étaient pas ressortis indemnes. Et elle n'avait pu aller à aucun enterrement. Elle vivait dans un monde où elle n'avait pas réalisé la mort de ses amis. Son cerveau

la choyait en la faisant vivre dans un monde très virtuel, comme dans ces rêves où les morts nous entourent et poursuivent ces conversations tranchées dans le vif.

« La politique, la vraie, ça consiste à parler d'autre chose que de ce qui nous obstrue le cerveau. »

Elle évoque sa passion pour la France et son regret de la Californie, qu'elle mettait sur le même méridien politique, dans cette étrange géographie qui fuit l'esprit américain.

« J'ai toujours vécu en Californie. Avec mon ex-mari, on a quitté New York et on s'est installés près de San Francisco. C'est là qu'on a élevé nos enfants. Et puis, on s'est séparés. Je suis revenue à New York, pour Brooklyn. Je me suis beaucoup amusée à partir de ce moment-là. J'ai eu beaucoup de *toy boys*. C'est avec l'un d'eux que je suis allée en France... Dans le Sud, je me souviens d'un petit hôtel dans Avignon, vraiment merveilleux... Et puis ma mère est tombée malade et j'ai dû venir dans cet État. Bienvenu en enfer. »

Elle parle parle parle jusqu'à ce que je tombe de sommeil. Je ne me souviens pas de comment nous nous quittons.

Je me souviens qu'elle me montre comment on gonfle l'énorme matelas pneumatique automatique, qui prend forme dans un bruit de petit avion qui décolle. Le matelas évoquait le bibendum de *Ghostbusters*, et cela tombait bien, car j'étais toujours trop grand pour les espaces dans lesquels je devais circuler et dans les lits où on voulait me faire dormir, ainsi éprouvais-je un sentiment permanent de léger étouffement. Enfin, ici, je trouvais la place qui me convenait, sur cette terre où avaient débarqué les conquistadors, en quête de la fontaine de Jouvence, mais surtout d'un destin de mort et de folie dans les marais

peuplés d'Indiens séminoles, assaillis par les moustiques ou ces Peaux-Rouges qu'ils ne comprenaient pas et préféreraient détruire pour ne pas être cloués nus sur des poteaux de couleur. Grâce à ce matelas gonflable, j'avais trouvé un monde à ma mesure, m'accueillant en entier, voire m'absorbant, malgré mon énormité. J'avoue en avoir éprouvé un sentiment apaisant, oui, je me laisserais dévorer avec délectation par les spectres obèses qui hantaient la Floride.

Avant de me laisser seul dans le salon, pour que je me couche à mon aise, la mère de Gary avait ricané en me montrant comment baisser la climatisation qu'elle avait poussée à fond, transformant son appartement en glacière, avec cette volupté des gens du Sud qui ne connaissent pas la réalité du froid, mais seulement sa représentation artificielle. La glaciation n'est pour eux qu'un rafraîchissement.

« J'ai fait réparer la clim' après la mort de ma mère... », et elle rit de son rire de fumeuse.

J'ai cet épisode nocturne qui me revient en écrivant. J'avais baissé le niveau avant de me coucher, et dans la nuit, j'avais vu Olga dans mon demi-sommeil rôder dans le salon autour du matelas-monstre, ombre blême et titubante, qui hésite, s'approche du thermostat pour remonter à fond la froidure.

Elle parlait toute seule, je crois, poursuivant son monologue à mon adresse, comme si nous n'avions pas interrompu notre conversation :

« Neuf ans... Je suis en Floride depuis neuf ans. Je devais payer toutes les bêtises que j'avais faites. Ici, il n'y a pas de confession qui tienne, on expie en payant. Aujourd'hui, j'ai la conscience tranquille. Heureusement, cette année a été glaciale. Tu sais, on a même vu des

iguanes mourir gelés. J'espère vivre jusqu'à ce que le changement climatique apporte de la neige dans le Sunshine State. »

Et elle disparaît dans la nuit en ricanant.

Ainsi me réveillai-je à l'aube épuisé et enrhumé, pour retrouver la vieille dame souriante et avide de discuter avec cet ami de sa belle-fille, cet inconnu venu de France pour prêter main-forte à son important pays. La malédiction à moumoute qui frappait la Maison-Blanche était à ses yeux une affaire mondiale, au même titre que la pandémie.

*

Audrey m'avait demandé de ne pas parler à sa belle-mère de ma situation familiale ni de mon divorce. Au contraire, je devais absolument éviter de semer le moindre trouble chez la vieille hippie revenue de toutes les luttes des années 70. Il s'agissait de ne pas laisser la moindre ambiguïté sur la relation qu'Audrey pouvait avoir avec moi, parce que Olga avait tout vécu au cours de sa vie aventureuse, et que dans sa stratégie de récupération de son fils elle serait friande de tout soupçon d'infidélité de sa belle-fille.

« Philippe, brode comme tu veux mais je te demande de limiter tes discours à ta passion pour l'art, à ton engagement et à ton souci bien connu du monde... »

Quand elle m'avait déposé chez Olga, Audrey m'avait précédé dans les escaliers qui montaient le long de la façade de l'immeuble très long.

« Les Américains sont simples et ils acceptent sans réserve l'hypothèse de l'unicité des motivations. C'est leur

force. Vous, les Européens, vous croyez que c'est leur limite, au contraire, c'est la condition de leur survie et de leur déploiement, comme toutes les cultures qui ne valorisent pas le doute. Il est même étonnant que l'Europe ait tant résisté dans sa passion pour le relativisme. En Amérique, il n'est pas question de ça, et c'est la raison du bon fonctionnement de cette machine qui tourne trop vite, trop fort, trop tout le temps. »

*

Dès six heures ce matin à Miami, le jour était déjà plein, mais la chaleur n'était pas encore intolérable et la brise venue du lac rafraîchissait le balcon où Olga avait installé le petit déjeuner.

En me versant du café bouillant, elle m'expliqua de sa voix éraillée comment elle faisait venir le grain de Californie. C'était une vieille amie, une copine des quatre cents coups de son quartier d'enfance, l'Upper West Side, installée dans les forêts environnant San Francisco, qui le lui envoyait toutes les deux semaines. Chaque matin, elle le passait au moulin électrique pour se faire un café frais. Cela lui rappelait l'Europe, la France. Elle adorait les « anciens parapets », elle disait quelques mots de français, mon regard se perdait dans les eaux du lac qui renvoyaient la luminosité déjà aveuglante du ciel. Un palétuvier immense se déployait à quelques mètres du balcon. Dans ses branches tordues, un énorme lézard aux couleurs folles rampait, faisant corps avec le bois, à une vitesse elle aussi végétale. Je ne comprenais pas tout ce que disait mon interlocutrice. Elle parlait parfois toute seule, comme si elle était dans ma tête, questions et réponses

s'enchaînant, partant d'un rire subit, qui déchirait son flot de paroles, et dont le motif m'échappait. La voix d'Olga était un rire d'oiseau qui me grattait les nerfs, dès l'aube. Je m'y joignais néanmoins, public diplomatique avec cette hôtesse qui allait m'accompagner pendant les jours à venir. Je marquais ma connivence mais le temps passait et elle ne perdait pas le nord. Ce fut elle qui me poussa à nouveau dans la douche, me toisant de haut en bas alors que je quittais mon tee-shirt. Un regard plein de tendresse devant la façon dont je m'empêtrais dans le tissu de mes vêtements que je choisisais toujours trop grands, car j'aimais me dire que malgré ma stature de géant il me restait encore à grandir.

Au moment où je glissais mes pouces dans l'élastique de mon caleçon, bien décidé à ne pas me laisser démonter et à l'ôter sous ses yeux si elle faisait semblant de ne pas s'en offusquer, mon hôtesse eut la délicatesse de me laisser, et de fermer la porte.

Oui, je sais, j'étais déjà tombé dans le piège de la vieille fille...

Je rangeai en vitesse mes petites affaires dans le salon, afin de dégonfler le canapé-lit fantôme, et je remarquai ce qui m'avait souvent intrigué dans les séries américaines : le salon était plongé dans une sorte de pénombre, du fait de n'être éclairé que par la baie vitrée du balcon. Le plafond très bas ne permettait pas que la lumière entrât dans la pièce. Nous allions donc vivre dans ce blockhaus.

Après la douche, elle m'emmena dans sa grande voiture rafraîchie par la nuit, et nous traversâmes les quartiers qui s'enchaînaient sans marque distinctive. Seuls variaient le niveau de décrépitude des façades et la bonne tenue des grillages entourant les petits jardins. Dans les

pelouses étaient plantés des panneaux de mise en vente. Un numéro de téléphone indiquait la personne à joindre. Au cas où la transaction intéresserait un automobiliste arrêté au feu, ou passant devant la propriété, ralentissant pour relever le numéro.

*

Il me parut que nous roulâmes longtemps avant que la voiture contourne un matelas éventré abandonné sur la chaussée et se gare sur le parking d'un *strip mall* déjà écrasé de soleil. Entre une épicerie et un opticien, s'ouvrait le petit local loué comme un commerce, pour le temps de la campagne. Les vitrines étaient bardées d'affiches du Florida Democratic Party, avec de grands posters présentant le portrait du candidat surmontant les slogans de la campagne :

AMERICA IS AN IDEA
WORKING TO WIN

Olga m'expliqua que même si la crise due au virus avait rendu les propriétaires très désireux de louer leurs locaux, il n'était jamais facile d'en dégoter un pour un temps aussi court. Les bailleurs préféraient louer à des entreprises dont l'installation serait plus durable, sans parler de leur sensibilité politique qui pouvait parfois surmonter la règle du *business is business*. C'était pour cela que les bureaux de campagne étaient le plus souvent excentrés dans des endroits difficiles d'accès, perdus dans des parkings ou des zones industrielles.

À l'intérieur, les bénévoles tous proprement masqués travaillaient derrière leur ordinateur ou greffés à leur téléphone. Les murs étaient décorés de fresques représentant le candidat, président rêvé, et ses partisans, mais aussi de posters et de pense-bêtes géants, couverts de notes pratiques exprimées de façon fun. Des dames du quartier ou des volontaires venus d'ailleurs, masqués mais oubliant assez vite de respecter les distanciations, occupaient les six ordinateurs à écran plat accompagnés de leur petite fiasque de gel hydroalcoolique. Ces postes étaient destinés à saisir les données des fiches qui arrivaient sans discontinuer. C'était leur citadelle. Pas question de venir squatter un PC pour checker ses mails, on était vite remballé à coups de « *hey sweety* » ou « *look, sir, someone uses this computer, could you move ?* ». Une lady du Texas, avocate venue spécialement en Floride pour y mener cette action qui eût été vaine dans son État, portait un tee-shirt qui disait : « *I AM ONE IN A MILLION.* »

La Texane me demanda à travers son masque en tissu aux couleurs du drapeau américain ce qui m'amenait si loin de chez moi. Je bredouillai dans mon anglais rouillé que je m'en porterais mieux si nous pouvions éviter que l'actuel président des États-Unis soit réélu, ce fantoche effrayant qui avait accentué à un point inimaginable le désordre d'un monde en sale état.

Elle minaudait contre moi, ainsi que mes collègues, les amies de ma femme et mes étudiantes, comme si, malgré ma maladresse clownesque, elles étaient attirées par quelque chose en moi. Ma masse et mon humour auto-destructeur semblaient absorber l'attention des femmes, malgré la passivité qui me servait de code de conduite dans la séduction. C'était ainsi que j'avais de temps à

autre trompé ma femme, qui était juste agacée mais pas peu fière de ce magnétisme paradoxal du grand animal inoffensif qu'elle avait épousé.

La Texane acquiesça d'une façon que j'interprétais comme pragmatique – ainsi que doivent l'être les Américains – et m'expliqua que pour sa part elle avait attrapé le virus de la politique pendant la seconde campagne présidentielle d'Obama. Son discours avait la forme de ce qu'on appelle ici un *statement*, c'est-à-dire une façon de présenter ses motivations comme un système clos et incontestable, censé inspirer la confiance de la conviction, et assurer qu'on serait à la hauteur de ses engagements. Car il s'agissait, dans ce pays où tout le monde bouge et est tenu de pouvoir changer de lieu de vie et de métier du jour au lendemain, de se forger une identité solide, de se faire une figure à une seule face. D'où certainement cette culture bien ancrée du contrat et du procès.

À l'heure où le candidat s'était adjoint une femme noire comme colistière, la Texane était fan de Michelle Obama qui avait dit dans un de ses discours que l'école était ce qui compte le plus dans une société, et que dans une école, la femme qui passe le balai vaut autant que le professeur. « Le mouvement démocrate, c'est comme une tapisserie, chacun est un fil qui apporte sa couleur et permet de faire tenir l'ensemble. »

Je remarquai Audrey du coin de l'œil, déjà présente, sur le pont, comme le capitaine du bateau. Elle se tenait au milieu d'un essaim de militants qui circulaient entre les bureaux, les ordinateurs et les empilements de cartons de fournitures. La machine de guerre démocrate était en action, et elle avait installé ses avant-postes jusqu'au cœur des quartiers les plus abandonnés de la ville.

Liberty City était une zone délaissée, peuplée par une grande majorité d'Afro-Américains, théâtre de crimes et de règlements de comptes dus à la misère et à la petite délinquance. Le quartier se trouvait encore marqué par le souvenir des émeutes de 1980, parmi les plus meurtrières de l'histoire des États-Unis.

En voyant arriver sa belle-mère et son ami français, Audrey s'approcha de nous en écartant les camarades qui étaient sur son chemin. Il me sembla qu'elle était portée vers moi par un élan plein de chaleur, et elle me fit une froide accolade, marque considérable en cette période.

Il me revint soudain en mémoire ce détail constitutif de ce qu'Audrey était à l'époque de notre adolescence... Tu te souviens de cette bise mouillée qu'elle offrait lorsqu'elle était jeune fille, dans la cour du lycée, déposant un baiser au coin de la lèvre, trop proche de la bouche ?

Je l'ai connue avant toi. Une camarade de classe me l'avait présentée, sous le préau du lycée. Elle était encore un peu assombrie par le décès de son petit frère, renversé par une voiture à son entrée en classe de seconde.

En me trouvant face à cette fille, j'avais éprouvé ce sentiment que je n'oublierai jamais. Ce moment me revenait presque intact aujourd'hui, à l'autre bout du monde, même si je n'y avais plus pensé depuis des dizaines d'années. Je n'avais pas oublié cet instant où pour la première fois elle avait posé ses lèvres sur mes deux joues, alternativement, à la commissure de mes lèvres, me bouleversant pour la journée, pour la semaine, pour la vie.

Et dans ce QG de campagne du quartier de Liberty City, elle me serrait contre elle. La sensation de la masse de ses seins qui s'écrasaient sur ma poitrine, vidée de toute sensualité, comme si le corps qu'elle me présentait

aujourd'hui ne lui servait qu'à aller et venir dans ce bureau de vote, parmi ces corps de bénévoles affairés.

Elle me prit par le bras en saluant Olga et me présenta à un jeune homme maigre et nerveux, portant une barbe immense et touffue. Ses bras à la peau très blanche et très fine étaient tatoués de motifs polynésiens mêlés de figures de vahinés et de fleurs inspirées de Gauguin :

« Lui, c'est Bill, Buffalo Bill, il va te briefer. »

Et elle me présenta comme « *our little french volunteer* », suscitant des rires devant ma grande taille. Bill me tendit sa petite main fine et osseuse en me plantant dans les yeux un regard franc et décidé :

« *Live long and prosper!* » dit-il.

J'éprouvai un léger malaise en reconnaissant la petite phrase caractéristique du personnage aux oreilles pointues de *Star Trek*. J'avais un copain biologiste qui aimait aussi se présenter en citant cette réplique culte, comme si tous les geeks du monde jouaient au même jeu consistant à réduire l'ouverture de champ de la culture humaine à l'imaginaire industriel de l'Amérique prospère, pays de l'opulence post-nazisme et pré-guerre du Viêt Nam, de la *realpolitik* d'Henry Kissinger et des magouilles sordides de la guerre froide – ou pour nous l'Amérique du plan Marshall. J'avais moi-même tenté de décrypter sur internet la traduction de *Hamlet* en klingon.

J'aurais aimé être capable de répondre en inuit ou en malinké, mais je ne trouvai qu'une vieille formule latine pour marquer ma distance avec cette sous-culture : « *In vino veritas.* » Buffalo Bill partit d'un grand rire en me tapant sur l'épaule, il me présenta à l'ensemble des jeunes gens qui brassaient autour d'eux, en aboyant « Viva Rabelais ! Ce mec est cool ! », et il m'entraîna vers un poste

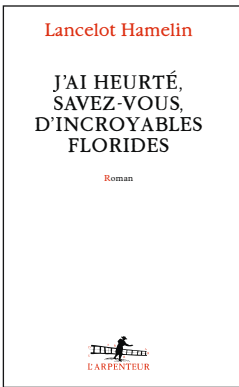


Lancelot Hamelin

Max, fauché par une voiture à vingt ans, formait avec Philippe et Audrey un trio amoureux, uni par des rêves de poésie, ainsi que par ce vers du *Bateau ivre* de Rimbaud : « J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides ». Les deux jeunes gens ont appris par hasard la mort de leur ami, que ses parents voulaient cacher aux mauvaises fréquentations de leur fils. Avec ce deuil, leur adolescence se brise ; Audrey et Philippe se perdent de vue. Ce dernier cependant demeure hanté par la personnalité flamboyante de Max, jeune poète génial mais tête brûlée. La vie se poursuit sans échange de nouvelles jusqu'à l'hiver 2019. Audrey apprend alors à Philippe qu'elle habite en Floride, mais surtout que Max n'est pas mort, et qu'il vit lui aussi dans cette région, comme si le vers de Rimbaud avait guidé leurs pas. Philippe ne comprend pas comment son ami a pu mettre en place cette supercherie, avec la complicité de ses parents. Il décide ainsi de tout quitter, sa famille et son travail, et de rejoindre Audrey. Avec elle, il espère vivre ce qu'il n'a pas osé faire pendant leur adolescence, lever le voile sur le mystère de son ami, et lui demander des comptes.

Lancelot Hamelin, né en 1972, est metteur en scène et dramaturge. Après Le couvre-feu d'octobre (2012) et À la crête des vagues (2016), J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides est son troisième roman dans la collection « L'Arpenteur ».

J ' A I H E U R T É ,
S A V E Z - V O U S ,
D ' I N C R O Y A B L E S
F L O R I D E S



J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides
Lancelot Hamelin

Cette édition électronique du livre
J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides de Lancelot Hamelin
a été réalisée le 29 mars 2022 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072985096 - Numéro d'édition : 441210).
Code Sodis : U44984 - ISBN : 9782072985126.
Numéro d'édition : 441213.